

Louis de Mondran, (1699-1792)

« Le Casanova de Seysses »

Né à Seysses le 8 mai il sera ondoyé à la maison puis baptisé le 24 août 1699.



Le 24 aoust 1699 par moy foubrie furent
supplées les Ceremonies d'un ame baptême
et imposé le nom de Louis à un enfant de
mr ~~Mondran~~ Louis de mondran Esquier et de
dame Catherine de Lucas de saint mare
Louis mariés, suivant l'adispense accordée
Mondran par mr Morel vicar general. son
parrain a été mr m. francis de
mondran son ayeul faisant pour
Louis de Lucas vicomte d'elbe et
marraine demoiselle Catherine de vache
veuve de m. Chabaron cont. au son al
faisant pour Dame Anne de Lucas
mure de la tour landry Epouse d'uy
chapel de perigueux a le pnt. Antoine
Aubin de gabriel veyan. Infante
de Mondran
Catherine de vache Girbal

Avocat, joueur mondain, académicien, urbaniste, Franc Maçon, sa vie romanesque lui a permis de côtoyer la haute société, les salons mondains, les tables de jeux... et d'accéder à son statut d'académicien et d'urbaniste.

Dans ses mémoires, on découvre Mondran sous de nombreuses facettes : homme raffiné et mondain, amateur de musique ou de théâtre, organisateur de festivités, on le retrouve aussi gestionnaire d'un opulent domaine viticole, négociant et franc-maçon.

Mondran s'adonna, comme bien d'autres aristocrates en son temps, au pharaon ou au lansquenet. Il fut un joueur assidu et offre un intéressant exemple des pratiques et des perceptions du jeu entre Paris et Toulouse durant la première moitié du XVIII^e siècle.

Issu d'une famille relativement peu fortunée de la petite noblesse toulousaine,

Louis naquit en mai 1699 à Seysses, un petit village de la région toulousaine.

Il fut rapidement amené par ses parents à Toulouse où il suivit des études au collège des jésuites puis à la faculté de droit.

Sa carrière aurait dû se poursuivre au parlement où il avait obtenu d'être reçu avocat en avril 1719.

Peu après, son oncle souhaita lui offrir une charge de conseiller, qu'il refusa, comme la poursuite de sa carrière d'avocat, après une profonde remise en question morale et religieuses.

Son parcours fut, dès lors, pour le moins chaotique, mais avant tout marqué par un voyage à Paris (août 1720 - mai 1721) qui fut, par bien des aspects, véritablement initiatique.

Ce coûteux voyage, Mondran dit que son père ne pouvait le lui offrir. Aussi se le permit-il lui-même, et en secret ; c'est à cet instant décisif qu'on retrouve le jeune homme pour la première fois à une table de jeu.

Paris comme lieu d'apprentissage des manières du « beau joueur »

En deux jours, il aurait appris, coup d'essai devenu coup de maître, à jouer, et surtout à gagner au lansquenet. Si l'on peut penser, vu son activité professionnelle très sporadique comme avocat au parlement, qu'il put gagner ces sommes en un temps plus long, et acquit tous les codes des joueurs mondains de la haute société Parisienne.

De retour en Languedoc (1721) : financer un train de vie dispendieux dans les milieux aristocratiques toulousains.

Paris fut donc pour Mondran un lieu d'initiation aux bonnes manières de jouer aux cartes en société.

« J'appris à Paris à jouer noblement. Je payais avec une apparence de plaisir et je retirais avec une espèce de regret. »

Ces propos montrent la pratique d'un joueur devenu aguerri. Ils ne sont pas sans rappeler ceux tenus par un personnage considéré comme très fiable sur ce point, **Giacomo Casanova**.

Rompant aux usages de l'aristocratie européenne, et plus encore à ceux des tables de jeu, qu'il fréquentait avec une assiduité rare, le Vénitien évoque lui aussi l'importance des manières du banquier du pharaon dans l'*Histoire de ma vie*, suivant des termes très proches de ceux de Mondran.



Louis de Mondran a grandement contribué à obtenir, grâce à ses relations personnelles, les lettres patentes de l'Académie toulousaine, qui lui donnent un statut privilégié : elle est la seule à porter le titre de « royale » et à être placée sous la protection directe du Roi. Il est aussi à l'origine de la création de l'École du Génie. En 1752, dans son « Projet pour le commerce et pour les embellissements de Toulouse », l'architecture n'est plus envisagée seulement comme esthétique mais aussi comme utile, économiquement et socialement. ©Daniel Martin, Musée des Augustins, Toulouse

Louis de Mondran est bien connu dans l'histoire de Toulouse comme le principal inspirateur des grands travaux d'urbanisme qui ont profondément remodelé la forme de la ville au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Ayant pris conscience, comme beaucoup de ses contemporains, des inconvénients et des dangers que présentait une configuration urbaine qui n'avait guère changé depuis le Moyen

Âge – dégradation de l’habitat, engorgement des rues, absence de places et de promenades, insalubrité, risques d’incendies et d’épidémies –, et souhaitant également rendre à l’économie locale un dynamisme perdu depuis l’âge d’or du pastel, il présenta le 24 juillet 1752 à l’académie royale de peinture, sculpture et architecture, dont il était un des membres les plus actifs, un ambitieux *Projet pour le commerce et pour les embellissements de Toulouse*.

Publié deux ans plus tard chez Jean-Henri Guillemette (qui était franc-maçon et imprimeria en 1776, à l’occasion du voyage du grand maître du Grand Orient dans le Midi, une intéressante *Ode à Son Altesse Sérénissime Monseigneur de duc de Chartres*, cet ouvrage connut un profond retentissement.

Pour embellir Toulouse, Mondran proposait d’aligner et d’élargir les rues, d’ouvrir des places, d’installer des fontaines, de rebâtir les portes de l’enceinte, de créer à l’extérieur de celle-ci un ensemble de promenades et un jardin public, d’aménager des bassins sur le canal. Pour stimuler le commerce, il préconisait de démolir les bastions qui gênaient la circulation devant les portes de la ville, et de faciliter la navigation en dotant d’écluses les chaussées des moulins du Bazacle et du Château, en édifiant un quai et deux ports sur la rive droite de la Garonne et en creusant un canal de jonction entre le fleuve et le canal des Deux-Mers. Toutes ses suggestions n’ont pas été suivies d’effet, et peut-être faut-il s’en féliciter : ne souhaitait-il pas reconstruire « dans un meilleur goût », c’est-à-dire dans le style classique, les façades et les portails des églises médiévales dont, en homme des Lumières, il n’appréciait pas « l’ordre gothique » ? Mais ce sont bien ses idées qui ont guidé les grandes entreprises d’édilité et de prestige lancées à partir du milieu du siècle par les capitouls et les états du Languedoc et qui ont abouti, sous la direction de son beau-frère François-Philippe-Antoine de Garipuy, directeur des Travaux publics de la sénéchaussée, puis du successeur de celui-ci Joseph-Marie de Saget, à d’imposantes réalisations : le Grand Rond et les six allées rayonnantes de l’Esplanade, le Jardin royal, les quais monumentaux de la Garonne entre le pont Neuf et le Bazacle, les ports de la Daurade et Saint-Pierre, le canal de Brienne, le cours Dillon, la porte et les places intérieure et extérieure Saint-Cyprien, les allées de Garonne (allées Charles-de-Fitte), la place Dauphine (place Dupuy).

Même si le programme élaboré par Mondran n’a pas été exécuté en totalité (les maisons uniformes qui devaient border les allées de l’Esplanade n’ont pas été construites, celles qui s’élèvent sur les quais et place Saint-Cyprien sont restées inachevées, les bassins du canal n’ont pas été creusés), la physionomie urbaine de Toulouse lui doit quelques-uns de ses traits les plus caractéristiques, le grandiose panorama de sa façade fluviale et les espaces verts du quartier du Grand Rond notamment.

On connaît moins bien l’homme privé. Le chevalier Louis de Mondran appartenait à une famille toulousaine enrichie par la finance et anoblie par le capitoulat.

De son père, également prénommé Louis, capitoul en 1716, il hérita le domaine de La Pomarède, à Seysses, où il était né le 8 mai 1699.

De son oncle Guillaume, trésorier général de France, le domaine du Mirail, qu’il vendit aux jésuites en 1740.

Cette fortune foncière lui permit de renoncer à la carrière parlementaire qu’il avait d’abord envisagée et de se livrer entièrement à son penchant pour les arts, comme amateur, comme académicien et comme mécène.

Elle lui donna les moyens d'assurer aux trois enfants nés de son mariage avec Jeanne-Rose de Boé, fille d'un professeur à la faculté de droit, des situations enviables et même brillantes : Louis-Joseph devint grand maître des Eaux et Forêts à Paris, Paul-Louis chanoine de Notre-Dame de Paris, et Marie-Thérèse épousa, en 1759, le célèbre et fastueux fermier général Le Riche de La Popelinière.

Lui-même était un gestionnaire avisé. Très attaché au domaine familial de La Pomarède qui lui servait de lieu de villégiature estivale, il agrandit la maison de maître, redessina le parc, fit construire un pigeonnier, et contrôlait de près l'exploitation des métairies dont il tirait l'essentiel de ses revenus. Ces derniers provenaient surtout de la vente du vin, qu'il écoulait normalement sur le marché toulousain mais pour lequel il s'efforçait de trouver d'autres débouchés plus lucratifs, n'hésitant pas à payer de sa personne quand il le fallait. C'est ce que montre une anecdote rapportée dans ses Mémoires, au détour de laquelle il nous apprend, en outre, qu'il était franc-maçon et que pour lui l'esprit de la maçonnerie, « fondé sur l'égalité, l'amitié et la charité », n'était pas incompatible avec le sens des affaires ! En 1744, les vendanges ayant été déficitaires dans la région de Bordeaux, Mondran put vendre sa récolte à un négociant de cette ville et en obtenir un bon prix, ce qui l'incita, raconte-t-il, à renouveler l'opération :

L'année 1745, je fus, dans le courant d'août, trouver le sieur Robert, commissionnaire, pour savoir de lui s'il avait été content de mon vin et s'il voulait continuer de l'acheter. Il me dit qu'il avait très bien réussi, mais que la récolte des vins de Bordeaux ayant été abondante cette année, il n'avait point de commission pour acheter du vin.

Je me déterminai, malgré cette réponse, à faire mon vin cette année comme j'avais fait l'année dernière⁴. Je l'embarquai pour la foire de mars et pris pour cela un bateau sur mon compte. Je plaçai ma chaise à porteurs au milieu de mon vin et je partis avec mes porteurs pour Bordeaux. J'étais franc maçon de la loge de Toulouse, je savais qu'il y avait dans Bordeaux une loge de gros négociants, je pris tous les certificats et choses nécessaires pour pouvoir être introduit dans cette loge. Quand j'eus achevé de faire débarquer mon vin et qu'il fut enfermé chez un marchand commissionnaire à qui je m'étais fait adresser je me fis présenter à la loge un jour d'assemblée. J'y fus reçu avec toute la politesse et l'affection que pratiquent les francs-maçons à l'égard de leurs frères : on me fit mille offres de services. Je leur dis que j'étais un particulier de Toulouse dont le principal revenu consistait en vin, qu'en ayant tiré bon parti l'année dernière avec la Compagnie des Indes⁵ par l'emplette qu'en avait fait M. Robert, commissionnaire de M. Sage, j'étais venu moi-même cette année essayer d'en faire la vente, la Compagnie des Indes n'ayant point tiré cette année de notre pays, attendu que les vendanges avaient été abondantes dans le leur, que d'ailleurs M. Sage leur certifierait, comme il me l'avait dit lui-même, qu'il avait été très content de mon vin.

Ces messieurs me prièrent de souper avec eux. J'y restai : en attendant un se détacha pour aller goûter mon vin, l'autre fut chez M. Sage. Ils trouvèrent que le vin était de bonne qualité et que M. Sage leur en parla favorablement. Ils revinrent comme nous allions nous mettre à table, ils m'annoncèrent que mon vin serait vendu le lendemain matin et qu'un courtier viendrait chez moi pour en conclure le marché.

Nous eûmes un très beau et bon souper, nous fûmes fort gais et nous séparâmes à minuit avec beaucoup de démonstrations d'amitié, comme si nous avions vécu depuis longtemps ensemble, car tel est l'esprit de la franche maçonnerie, fondé sur l'égalité, l'amitié et la charité.

Le lendemain le courtier vint, nous conclûmes notre marché qui fut très avantageux pour moi, car je vendis mon vin le double de ce qu'il valait à Toulouse.

Mondran ne précise malheureusement pas le titre distinctif de la loge toulousaine à laquelle il était affilié, ni celui de la loge bordelaise qui lui réserva un si bon accueil. Cette loge de gros négociants pourrait être *la Française* ou sa fille *la Parfaite Harmonie*, fondées respectivement en 1740 et 1744⁶. Quant à « la loge de Toulouse », bien qu'il en parle au singulier, on peut hésiter entre *Saint-Jean Ancienne*, constituée en 1741, *Saint-Jean Française*, apparue deux ans plus tard, et *Saint-Jean Fille de Clermont*, qui fusionna avec *Saint-Jean Ancienne* peu après sa naissance en 1745⁷. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas avoir persévéré dans la carrière maçonnique, dont il avait pourtant éprouvé l'agrément et l'intérêt lors de son voyage à Bordeaux : nous ne l'avons jamais rencontré sur les tableaux des ateliers toulousains qu'il aurait pu fréquenter jusqu'à sa mort, survenue en 1792. Mais le nom de Mondran réapparaît dans les annales maçonniques grâce à son fils Louis-Joseph, vénérable en 1768 de *Saint-Jean l'Incorruptible*, une des plus brillantes loges parisiennes⁸.

NOTES

¹ Georges Costa, « Louis de Mondran, économiste et urbaniste (1699–1792) », *Urbanisme et habitation*, n° 1, janvier–mars 1955, p. 33–78.

² Michel Taillefer, « À propos du “voyage maçonnique” du duc de Chartres dans les provinces méridionales du royaume », *Cahiers de la Grande Loge provinciale d'Occitanie*, n° 4, octobre 1986, p. 66–78 [voir *supra* p. 165–177].

³ Des extraits des *Mémoires de M. Louis de Mondran*, manuscrit appartenant au collectionneur Fernand Pifteau, ont été publiés par celui-ci dans *L'Auta*, n° 713, novembre 1939, p. 174–120, et n° 118, avril 1940, p. 62–65.

⁴ C'est-à-dire en appliquant les méthodes de vinification bordelaises.

⁵ Le vin acheté dans la région toulousaine par les négociants bordelais était destiné à approvisionner la Compagnie des Indes.

⁶ Johel Coutura, *La Franc-maçonnerie à Bordeaux (XVIII^e–XIX^e siècles)*, Marseille, Jeanne Laffitte, 1978, p. 22 et 30.

⁷ Michel Taillefer, *La franc-maçonnerie toulousaine sous l'Ancien Régime et la Révolution, 1741–1799*, Paris, CTHS, 1984, p. 26–37.

⁸ Alain Le Bihan, *Franco-maçons et ateliers parisiens de la Grande Loge de France au XVIII^e siècle (1760–1795)*, Paris, Bibliothèque nationale, 1973, p. 287.



Plan d'une promenade publique à Toulouse fait par l'Académie Royale de Peinture, Scul^{re}, Archi^{re}, délibéré par Mrs les capitouls et par le conseil de ville, autorisé par Mr l'intendant et par le cons^{il} d'estat

En 1749, Louis de Mondran présente devant l'Académie Royale de Peinture, Sculpture et Architecture un projet d'aménagement ambitieux. Le 5 août 1750, le conseil municipal est saisi "d'un mémoire et d'un plan accompagnés d'un devis". Des commissaires sont nommés. Le 17 décembre 1751, "le plan de la promenade est approuvé dans toutes ses parties", tant pour son agrément que pour son utilité car sa réalisation doit permettre de nourrir et d'occuper les pauvres. Dès le mois suivant, les capitouls demandent au roi l'autorisation de réaliser cette promenade publique et d'acheter à cette fin quelques maisons. Les travaux commencent rapidement sous la direction de Garipuy, directeur des Travaux publics de la province de Languedoc.

Le projet, dont Louis-François Baour grave deux variantes en 1752, se compose de six allées qui rayonnent autour d'un "rond-point" ovale appelé Boulingrin. Ce dernier comprend un grand bassin ou un "plateau de gazon" au centre, une allée "engravée" encadrée par une double rangée d'ormes et, sur l'extérieur, un chemin destiné aux charrois. Chacune des six allées, de 58 m de large, comporte cinq parties : au centre, une grande allée "engravée" pour les promenades à cheval ou en équipage ; de part et d'autre, des allées gazonnées bordées d'ormes destinées aux promenades à pied ; à chaque extrémité, des chemins pavés pour les charrois. Des banquettes "en pierre de Carcassonne" disposées entre les arbres contiennent la circulation des voitures et servent de sièges aux promeneurs.

L'ancienne Esplanade est transformée en un jardin public, le [Jardin Royal](#), entouré d'une terrasse et orné de six boulingrins en gazon et de sept allées plantées de tilleuls.

Mondran conçoit l'ensemble, allées et jardin, comme un lieu de promenade ouvrant la ville sur la campagne et un axe de circulation mettant en relation la ville, le canal et la Garonne. Il prévoit aussi l'édification d'un quartier neuf dont les façades uniformes des maisons, dessinées par Hyacinthe Labat de Savignac et Jean Pierre Rivalz, n'ont jamais été réalisées.